

Sonia Baechler

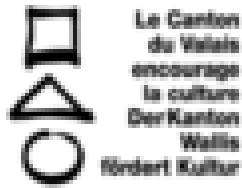
On dirait toi

roman

BERNARD CAMPICHE ÉDITEUR



CET OUVRAGE EST PUBLIÉ AVEC LES APPUIS
DU CONSEIL DE LA CULTURE DE L'ÉTAT DU VALAIS



ET DE LA COMMUNE DE SION

« ON DIRAIT TOI »,
TROIS CENT TRENTE-TROISIÈME OUVRAGE
PUBLIÉ PAR BERNARD CAMPICHE ÉDITEUR,
A ÉTÉ RÉALISÉ AVEC LA COLLABORATION
DE BETTY SERMAN, DE DANIELA SPRING ET DE JULIE WEIDMANN
COUVERTURE ET MISE EN PAGES : BERNARD CAMPICHE
PHOTOGRAPHIE DE COUVERTURE : PHILIPPE PACHE, LAUSANNE
« LE MIROIR, JUIN 2013 »
PHOTOGRAPHIE DE L'AUTEURE : PHILIPPE PACHE, LAUSANNE
PHOTOGRAVURE : CÉDRIC LAUBER, L-X-IR IMAGES, PRILLY
IMPRESSION ET RELIURE : IMPRIMERIE LA SOURCE D'OR,
À CLERMONT-FERRAND

ISBN 978-2-88241-335-2
TOUS DROITS RÉSERVÉS
© 2013 BERNARD CAMPICHE ÉDITEUR
GRAND-RUE 26 – CH-1350 ORBE
WWW.CAMPICHE.CH

*À tous les absents et les vivants
qui peuplent mes nuits*

Il y a peu de personnes, même parmi les penseurs les plus calmes, qui n'aient été quelquefois envahies par une vague mais saisissante demi-croyance au surnaturel, en face de certaines coïncidences d'un caractère en apparence si merveilleux que l'esprit se sentait incapable de les admettre comme pures coïncidences.

EDGAR ALLAN POE

À quinze ans, à tes parents, tu dis que ce n'était rien. Que les flics t'ont attrapé mais que c'était pas d'ta faute. Tu jures que t'étais pas si cuit que ça et que t'as rien fait. T'avais juste bu deux verres.

À cinquante ans, à tes copains et à tes filles, tu dis que t'étais tellement cuit que t'as escaladé le mur du pensionnat de jeunes filles, que les flics t'ont enfermé et que tu as été forcé de bouffer tes trois fausses cartes d'identité. T'avais descendu deux bouteilles.

GREG

AVERTISSEMENT DE L'AUTEURE

*CE ROMAN EST UNE ŒUVRE DE FICTION. TOUTE RESSEMBLANCE
AVEC DES LIEUX, DES PERSONNES EXISTANTES OU AYANT EXISTÉ
SERAIT PURE COÏNCIDENCE.*

PORTRAIT

J'ÔTAI la ceinture qui enserrait ma taille, je me regardai dans le miroir et la Chenegauda passa dans la nuit. Je lui fis signe de la main, j'avais eu plaisir à l'écouter.

Il ne me restait qu'à glisser le portrait dans ma valise et à éteindre la lumière.

Ce que je fis.

PREMIÈRES LECTURES

JE suis de celles dont les premières lectures peuplent encore les nuits. Il y a dans mes rêves des images et des mondes, des vouivres et des fées, des génies et des esprits.

Je suis aussi de celles qui commencent toujours un livre par la dernière page.

Ma parole mon enfant ! On ne lit pas un livre de contes en commençant par la fin ! Sacrilège ! C'est seulement au bout de mille et une nuits que Shéhérazade trouve grâce auprès de son sultan ! Oui... c'est évidemment une opinion assez répandue qui, en matière de roman policier et d'histoires à suspens, peut se justifier.

Néanmoins, j'ai trouvé mon salut dans *Les Dix Droits du lecteur* de Daniel Pennac. Au diable les commentaires de mes professeurs et autres têtes pensantes, ma vie de lectrice m'appartient. Je le sais, même si je le nie un peu, j'aime sauter des étapes. Pour mieux revenir en arrière, cela va de soi !

De la fin, je gagne la première page. Puis je retourne aux derniers chapitres avant de remonter

tout le livre dans le sens inverse jusqu'à comprendre les pourquoi, les comment, les tours et les détours de l'intrigue. Une fois l'histoire dévoilée, si les mots m'ont plu, je reprends le livre depuis le début juste pour le plaisir d'entendre les phrases s'entrechoquer, se chercher, s'appuyer les unes contre les autres et se lancer des regards. Les mots se lovent, se battent, c'est la guerre, ce sont les retrouvailles et j'aime. Le désordre.

Au fond, c'est la même aventure passionnante avec les gens. Vous les rencontrez, ils ont quarante ans et vous passez beaucoup de temps avec eux, vous trinquez plusieurs fois, vous éclatez de rire souvent, vous racontez des centaines de bouts de vous avant de découvrir d'où ils viennent, comment leur voyage a débuté, dans quel train ils sont montés, sur quels quais ils ont posé pied. Et ainsi de suite, vous voilà en chemin pour remonter jusqu'à la première page, entraîné par un courant de saine curiosité. Dans vos yeux se lit le plaisir de découvrir et cet élan propre au lecteur passionné.

Ainsi commence mon histoire.

Il y a quelque chose. Il y a toujours eu quelque chose dans ce portrait. Quelque chose de magique, d'inattendu, de voilé.

MARIE-ADÈLE

ELLE ne s'appelait ni Marie, ni Adèle. Elle s'appelait Marie-Adèle et l'une n'aurait pu aller sans l'autre. Elle était née en octobre, dans un vieux chalet de mélèze roussi par le soleil, sous le toit trop bas et trop sombre d'une minuscule chambre, avec au dehors une averse de pluie et de feuilles pour la cueillir.

C'est de cet automne-là, de ce lieu haut perché sur la Vallée et agrippé aux alpages, que je pars.

Dans la semaine qui suivit sa naissance, le givre recouvrit peu à peu les hautes prairies sèches. Mais cette année-là on put sentir loin encore dans l'hiver la chaleur de l'aigue-marine, du brun, du rouge, du jaune, du doré et de l'argenté automnal qui perlait sur la forêt. L'odeur des foins traîna, s'attarda longtemps dans les brumes.

Puis vint la neige, le silence, les enfants dedans leur monde, dedans leur bonnet, fendant l'air de leurs sourires, les joues rouges, les robes et les pantalons gonflés par le vent et le froid. La bise les poussait, les rattrapait, les ramenait toujours au foyer, au morceau

de lard, à la soupe au pain et à la pierre brûlante qu'on glissait sous les couvertures pour les réchauffer. À cette même pierre, froide de la nuit, qui trouvait leurs cheveux et leurs cils blancs de givre au réveil.

Un dimanche de décembre, la famille au grand complet s'aventura sur les chemins verglacés. Les cloches sonnaient au loin à toute volée et le vent venait claquer des baisers sur les paupières de Marie-Adèle. Elle clignait des yeux pour jouer avec lui, cherchait à libérer ses mains de ses gants pour l'attraper, goûtait de toutes ses forces à ce berceau de mélèzes, taillé dans les rochers juste pour elle.

Durant la cérémonie, elle babilla d'enthousiasme et promena son regard sur les vitraux colorés. Elle ne pleura pas lorsque sa mère la déposa dans les bras de sa marraine, une vieille tante un peu rondouillarde, et elle ne pleura pas non plus lorsque l'huile sainte coula sur son front. Au contraire, on eût dit qu'elle s'en amusait.

À la sortie de l'église, parents, familles alliées et curé s'accordèrent :

— Tu seras bonne sœur ma petite.

Et entre deux flocons, Dieu, tout sourire, se pencha sur le destin de la fillette et ajouta :

— Tu seras libre.

Dans cet écrin coupé du reste du monde, Marie-Adèle grandit. Dès son plus jeune âge, elle manifesta un intérêt particulier pour la course du soleil. Où allait-il lorsqu'il avait franchi les portes de la Vallée, quelle vue avait-il de là-haut, comment était la mer ? Quand la lumière matinale cognait à sa fenêtre, elle ouvrait grand ses poumons pour respirer ces rayons qui avaient fait le tour de la terre. Même si son enfance s'arrêtait à la rive gauche du grand Fleuve,

elle devint bien vite capable de monter à bord d'un bateau, de frôler de ses mains les mers les plus agitées, par la seule force de son imagination.

À quatre ans, elle déchiffrait l'alphabet, à cinq ans elle lisait. À la maison et à l'école, elle ne ratait pas une miette de la leçon des plus grands et sut bientôt compter et calculer mieux que son frère et sa sœur aînés. Mais ce sont les mots qui la fascinaient le plus car ils essaïaient magie et fantaisie dans tous les coins de son quotidien. Jamais elle n'osa avouer à qui que ce fût qu'il lui arrivait de se propulser dans des univers entièrement peuplés d'êtres surnaturels, de converser avec des fées sur le chemin de l'école et de s'endormir dans les bras d'un ancêtre chevelu qui lui racontait comment il avait survécu à un hiver sans fin.

Sa curiosité venait parfois se heurter aux barrières de montagnes et aux contours exigus de son milieu religieux, mais il se trouvait toujours une bonne âme pour lui permettre de contourner l'obstacle. L'oncle Daniel – un trublion certes, mais aimé de tous pour son bon cœur, les longs sanglots et les humeurs heureuses de son violon – se prit d'une affection particulière pour la fillette et lui procura un certain nombre de livres interdits, d'enseignements de son cru et de conseils amoureux.

— S'il attend trop de toi, file ! Prends tes jambes à ton cou et sauve-toi ! La seule façon de vivre heureux c'est d'être libre et de faire chanter le violon.

De catholique, l'oncle n'avait que le prénom. Dans ce pays où même les animaux se nomment Marie, Joseph, Paul, Jeanne ou Marguerite, il n'aurait pu en être autrement. Son parrain éplucha toutes les biographies de saints, et c'est donc à la mémoire de Daniel, le stylite de Constantinople, qu'on baptisa le

garçon. Hormis une inclination toute naturelle pour les hauts sommets, le jeune Daniel ne ressemblait en rien à son patron. Il ne démontra aucune espèce d'intérêt pour la vie d'ascète et préféra aux tours l'escalade du portail et des murs du pensionnat de jeunes filles de Saint-Théodule.

— La religion? Une sacro-sainte foutaise! Un prêchi-prêcha de sermonneurs juste bon à apaiser les frustrations des grenouilles de bénitier.

Mais l'oncle lui reconnaissait tout de même un petit nombre de qualités. Un péché? Il n'y avait qu'à rappliquer vite fait dans le confessionnal, à monnayer quelques Notre Père avec le Seigneur et quelques bouteilles de fendant avec Monsieur le curé, pour se voir aussitôt absous. Quelques crapuleries maintenant en bonne forme alors quand on a la fatigue de la journée sur le dos, le paradis ne doit pas trop en demander.

— Vieille canaille, désespérait le curé, va pour dix Ave Maria et un Pater Noster. Et à propos... toi qui es un fin connaisseur, le fendant de cette année a fort bon goût, non?

Il n'y avait pas que les confessionnaux que l'oncle Daniel tenait en estime. Il y avait aussi les saints. Les jours fériés, les vacances, les week-ends prolongés, les apéros, les processions de jeunes filles en fleurs, les fêtes au village, des ascensions aux descentes aux enfers, tout dans la Vallée était histoire de saints. Quel prodige que la religion quand elle offre le repos, le gîte et le couvert! Saint est son Nom et saint est le plaisir qui cogne aux ventres, quand les jeunes et chastes Catherine défilent sous le soleil d'automne...

Oui, l'oncle Daniel soupirait et se disait qu'il y avait des bonheurs à mettre au jour même dans sa

religion. Alors il sortait le violon et jouait des mélodies couleur vin, ciel, couleurs qui vous glissent entre les doigts.

Quand Marie-Adèle n'occupait pas son temps à la lecture, elle évoluait dans la cuisine qui recelait des arômes de plantes et de viande fumée. Elle laissait traîner son fin nez sur les simples qu'Agnès, sa mère – une petite femme qui courait d'un village à un autre pour soulager les malades –, ramassait dans les hauts pâturages pour en faire des onguents contre les rhumes et les maux de gorge. Avec ces odeurs, elle se fabriquait des histoires, s'accaparait des potions et des remèdes miracles et les faisait tous siens. Il y en avait pour se rendre invisible, pour voler d'un bout à l'autre de la Vallée, pour lire dans les esprits des gens et pour réveiller Maurice.

Car dans la Vallée courait le Nectar. Le Nectar qui partait en vapeur dans les guérites, endormait les parents des parents, les familles, les amis, le bon peuple et quiconque cherchait à contourner les drames. Il faut boire ce que nous pouvons d'heureux et Maurice s'endormait.

Marie-Adèle aimait ce père qui la faisait danser sur les genoux quand il avait bu juste ce qu'il fallait pour rire un peu, pour pincer entre ses doigts ses pommettes roses et saillantes, pour la soulever dans les bras et la hisser sur le bahut trop haut pour elle. Elle prenait plaisir à regarder ce visage marqué de rides qui la faisait tourner tout en lui racontant des centaines d'amours avec les yeux. Parce qu'il ne savait pas parler de ça, Maurice.

La fillette suivait le père dans la forêt, apprenait le nom des arbres, repérait les nœuds, les formes, les couleurs, commençait à reconnaître le bois tendre et

clair d'un pommier, l'odeur douce et amère du mélèze, les coins les plus enchanteurs pour y couper un sapin ou pour étendre sa couche et se laisser visiter par la nuit. Chacun de ses pas était un lot merveilleux de souvenirs.

Qui parle d'un homme irresponsable ? Pas elle. Parce que Marie-Adèle avait avalé l'antidote et que nulle part ailleurs elle ne trouverait les mains qui racontent et la bouche qui écoute.

À l'automne, un curieux article paru dans la *Feuille d'Avis de la Vallée* retint l'attention de Madame Maria, une cousine par alliance qui n'oublia jamais son pays flanqué sur l'autre versant de la montagne. Elle rêva son retour des centaines de nuits et continua à rouler ses hanches et à onduler ses *r*, la tête droite et la main charmeuse, même lorsque ses jupons cessèrent de tourner, légers, même lorsque l'odeur et la voix de l'ivrogne tapissèrent chaque silence de la cave au grenier. Avec les années, la distance qui la séparait du veuvage raccourcissait à vue d'œil tant la vie de couple la désenchantait. L'absence de plaisir, la lassitude puis l'écoeurement l'avaient peu à peu dévorée, au point que, après avoir longtemps parlé de partir, elle avait commencé à s'intéresser secrètement à la botanique, aux plantes hallucinogènes et aux feuilles vénéneuses qui poussaient là-haut dans le cirque des fées. Si quelqu'un l'avait prévenue ? Si elle avait toute sa tête ? Ma fille... Tout porte à croire que la mort que je lui réserve sera bien plus douce que cette lente et inexorable détérioration qui ronge déjà son foie, mes petits sous et mon honneur.

Madame Maria découpa l'annonce avec la ferme intention de se rendre en ville dès le lendemain. Elle

glissa le précieux papier dans son chemisier d'où s'élançèrent des bouquets de fleurs de thym. Ce parfum... le secret de l'Italienne se demandait Marie-Adèle...

Dans le journal, on y trouvait de tout et les charlatans ne manquaient pas. Ils s'installaient durablement entre les devins, la page des morts et les promesses de terres d'abondance de la *White* et de la *Red Star Line*.

Si Agnès, la mère de Marie-Adèle, accepta sans hésitation d'accompagner Madame Maria à la ville, c'est parce que quelque part entre une couverture de laine et une bouteille de Nectar, usé, troué par une ribambelle de mites, un peu d'amour s'effiloçait encore. Quand elle eut lu l'article, elle s'enflamma d'un fol espoir et décida sur-le-champ du destin de ses maigres économies. Maurice était une bonne personne et, à la lueur de ce miraculeux remède, il retrouverait courage et bonne fortune. Que dire d'autre ? Allons-y ma fille !

Sur le chemin elles ne dirent mot. Il fallait respirer ce lever de soleil, goûter les frémissements de la terre juste caressée par les lumières et laisser monter le jour nouveau en leur tendant la main. Il fallait voir. Voir la Vallée qui par beau temps déroulait ses herbes folles. Qui par mauvais temps rugissait, sortait de son lit et éclaboussait les récoltes. Voir cette séductrice et le travail des titans pour lui acheter des rires et des vendanges, pour gagner les faveurs d'un fleuve indomptable.

La route les avait à peine fatiguées et elles furent fascinées par le spectacle des collines et des vergers courant autour de la ville. Cette plaine est noble et ces ruelles au cou des châteaux coulent fières. À mesure

qu'elles s'approchaient du centre, la rumeur s'amplifiait. La destruction des remparts avait ouvert grand ses routes de terre battue aux courants d'air. Des étrangers, certains connus, entraient, sortaient par les portes fantômes et laissaient derrière eux de curieuses histoires. Quelques souvenirs de Jules Verne traînaient encore, presque invisibles, entre l'antique maison de l'évêque Jordan et la rue de l'Église.

Une ligne de chemin de fer reliait maintenant la Vallée et l'Italie du Nord mais Madame Maria ne pouvait que rêver son voyage et Agnès la suivre sur les voies. Elle aurait donné n'importe quoi pour remonter le long des rails jusqu'à ce début d'été où elle avait rencontré celui qui deviendrait son mari.

— Votre ville n'est qu'un gros bourg agricole ! La rue des vaches, se moqua-t-elle gentiment. Chez moi...

Sur la place du Midi, elles s'arrêtèrent et finalement tombèrent d'accord pour un *tempéran*¹, qu'elles se partagèrent à l'ombre d'un marronnier devant le Café de la Poste. Puis il y eut des rencontres, des salutations d'usage et, pour alimenter une vieille guéguerre de montagnards, des clins d'œil complices à la rive gauche et des moqueries sincères à celle de droite. Les femmes des vallées latérales avec leurs costumes et leurs chapeaux, les enfants, les pères et les taurillons, c'était un jour de foire. Une série de coups de poing éclata au Café du Premier Août et fit rappliquer bien vite un amas de curieux venus encourager les deux pochtrons qui se juraient une haine éternelle en patois de Haute Vallée, la tête plongée dans la fontaine de la rue de la Porte-Neuve.

« À chocô de màma... »²

¹ Pâtisserie.

² Au secours Maman...

C'était assurément devant la pharmacie Fasmeyer que devait se jouer l'avenir. Une procession de papiers froissés et de sourires discrets. Ils vont marcher droit maintenant ! Toute la Vallée va marcher droit. Les fleuves ne sortiront plus de nos lits. La Sainte Marie est avec nous. Nous y avons cru parce qu'on nous a élevées pour les tenir debout, pour ne pas lâcher la main des enfants. Les hommes sont nos enfants.

Bien des années plus tard, Agnès, Madame Maria, toutes se souviendraient de ce jour comme le premier d'une longue attente. Elles se demanderaient encore comment elles avaient succombé à la formule magique, comment elles avaient imaginé dénouer les nœuds du destin avec une poussière de perlimpinpin.

Il fallait voir.

Les voir sur le chemin du retour, assises sur un rocher dans la tiède descente du soleil, tenant leur paquet d'une main ferme et confiante. Elles auraient pu danser cent fois le long du parcours, être riches d'une poudre d'or, avoir fait détoner tout un baril, elles ne pourraient que marcher sur le fil, tendu pour elles depuis les origines. Elles le savaient. Mais ce n'est pas si grave ma fille. Je ne m'endormirai pas sans avoir essayé.

L'article titrait :

L'ivrognerie n'existe plus

Un échantillon du merveilleux Coza est envoyé gratis. Peut être donné dans du café, du thé, du lait, de la liqueur, de l'absinthe, de la bière, de l'eau ou de la nourriture sans que le buveur ait besoin de le savoir. La poudre Coza vaut mieux que tous les discours du monde sur la tempérance car elle produit l'effet merveilleux de dégoûter l'ivrogne de l'alcool. Elle opère si silencieusement et si sûrement que la

femme, sa sœur ou la fille de l'intéressé peuvent la lui donner à son insu et sans qu'il ait jamais besoin de savoir ce qui a causé sa guérison.

La poudre Coza a réconcilié des milliers de familles, sauvé des milliers d'hommes de la honte et du déshonneur, et en a fait des citoyens vigoureux et des hommes d'affaires capables. Elle a conduit plus d'un jeune homme sur le droit chemin du bonheur et prolongé de plusieurs années la vie de beaucoup de personnes.

L'institut qui possède cette merveilleuse poudre envoie gratuitement à tous ceux qui en font la demande un livre de remerciements et un échantillon. La poudre est garantie absolument inoffensive.

On trouve la poudre Coza dans toutes les pharmacies et aux dépôts indiqués ci-dessous. Toute demande par poste est à envoyer directement à Coza Institute, Londres, Angleterre.

Ce jour-là et tous les suivants, elles attendirent que le flacon tienne sa promesse. Ma famille descend directement de cette annonce.

Sublime destin qui trinque encore...

De l'au-delà il se penchera.

L'ENVOL

C'EST vers l'âge de douze ans, je crois, que j'ai commencé à consigner mes mensonges grands et petits dans des cahiers d'écolier rouges à spirales. De sorte qu'aujourd'hui il m'est plus facile de distinguer mes souvenirs authentiques de ceux que j'ai inventés de toutes pièces et amoureusement arrosés, cultivés, au cours de mon adolescence.

À ce moment-là, je me représentais la vérité comme une aventure bien monotone qu'il me fallait à tout prix enjoliver. Parce que ma mère l'Église veillait au salut de mon âme, j'ai toujours pris soin d'accompagner chacun de mes mensonges d'un mot d'excuse à l'attention de qui en verrait l'utilité. Exprimer mes regrets très sincères était un art que je maîtrisais à la perfection et dans lequel, il me faut bien l'avouer, j'excelle aujourd'hui encore.

En réalité, il s'en fallait encore de beaucoup avant que mes cahiers ne rivalisent en élégance avec ceux, remplis de non-dits, que gribouillaient chacun à son tour les membres de ma famille. Je fabulais, certes,

mais je me demande si l'Autre là-haut n'aurait pas cautionné mes cachettes qui se remplissaient de visages et d'histoires, venues combler les brèches dans lesquelles s'étaient faufileés les silences.

Aux branches de mon arbre généalogique se balancent des curés défroqués, des bonnes sœurs, des sages-femmes, des juges, des violonistes, des travestis, des consacrés, des alcooliques, des vieux fous, des suicidés, des immolés, des paumés. À la lumière des lanternes, l'arbre immense surprend le ciel et, tandis qu'à ses racines emmêlées poussent mes cadeaux, j'accroche de part et d'autre des épis qui craquent et roulent en étincelles.

Je marche et ma mémoire se charge d'images et de mystères. Des voix émergent des entrailles de la terre, me saisissent au passage par une main et m'entraînent dans un cortège de récits, de passions, de déraisons. Le passé longtemps tapi dans l'obscurité se mue en présent, le présent en futur.

— Il ne faut rien raconter à la gamine, disait Grand-Mère.

— J'inventerai vos histoires, ai-je répondu tout bas.

Je suis née un matin du mois de novembre, douze jours après terme et après que ma mère eut avalé des litres de décoctions de plantes en implorant la Terre et les Airs de mettre fin à son calvaire. Aux dernières heures, bien que j'eusse choisi ce coin de la Vallée pour accomplir ma destinée d'écrivailleuse, je sentis que je n'étais pas au bout de mes peines et la peur me fit reculer dans les entrailles du ciel.

J'entrai dans le monde au moment où la neige fit son apparition dans la plaine, la peau violacée et des braillements promesse d'un heureux caractère. Les

voix de mes parents collaient parfaitement à l'image que je m'en étais faite et je sus dès ma première tétée, quand le sein maternel m'éclaboussa de son trop-plein de lait, que je mourrais étouffée.

Ce matin-là, tout commença par des verres et des voix qui s'élevaient à la santé du nourrisson, par une spectaculaire avalanche qui avait emporté trois lascars hollandais et par le phénoménal envol de la Peugeot 404.

Tandis qu'autour de ma mère s'affairaient des sages-femmes avec des tire-lait et des compresses de Décongestine, les discussions allaient bon train sur le fendant et sur ces abrutis d'étrangers qui prenaient des risques inutiles. Les sauveteurs d'Air-Glacières avaient dû affronter des situations météorologiques extrêmes pour rapatrier vers l'hôpital les trois corps déjà congelés. Pour la Peugeot, ce n'était pas pareil. Simplement une affaire à régler en famille qui ne faisait courir aucun danger à qui que ce fût. Il fallait juste se taire et à partir de là tout le monde connaissait le procédé.

Vous ai-je dit que dans mes gènes circulent sans vergogne des chromosomes frondeurs ? Des milliers de cellules actives défiant sans déférence toute forme d'autorité ?

Quand l'automobile arriva dans la Vallée, mon grand-père paternel avait quatre ans. Tout le village était rassemblé sur la place de l'Église pour admirer la « bébé Peugeot » qui allait faire son entrée à plus de dix-huit kilomètres à l'heure. Bonté divine ! Je les ai vues ! Des roues et qui avancent sans mulot ! bramait, bien heureux, l'idiot du village. Grand-Père n'oublierait jamais la poussière, le bruit du moteur, la fierté du conducteur qui salua la foule sur son passage avant de disparaître dans son nuage au coin de la rue.

Il obtiendrait son bleu et conduirait ce rêve. Parole de premier souvenir ! Car ce jour-là il le pressentit. Il suffirait d'en posséder une pour négocier le virage, prendre la route et étendre la limite.

Presque deux décennies plus tard, le cousin Blaise, inspecteur au service des automobiles, se chargea lui-même de l'affaire. Il offrit un même midi le précieux papier à mon grand-père et une tournée générale à ses collègues experts aux examens de conduite. Jamais depuis ce temps homme ne fut plus heureux ni aussi mauvais conducteur.

Ici, assis derrière son volant, commença un temps d'euphorie pour Grand-Père. Le sentiment premier d'être un homme et de porter sur ses roues sa liberté et son identité. Faire tomber les clôtures... C'était précisément cela qu'il imaginait.

L'auto devait l'emmener jusqu'à la mer qu'il n'avait jamais vue en vrai et plus loin encore. Il devait rouler sur des frontières dont personne ne connaissait le nom dans la Vallée et jouer sur des pianos étrangers des notes qui ne resteraient pas prisonnières des échos. À la verticale, à l'horizontale, elles se balanceraient. Il commencerait par le sud de l'Italie, poursuivrait jusqu'en Grèce et au-delà.

Mais sur la route des mayens son auto rencontra Ana et, dans son élan, elle les entraîna tous deux devant Monsieur le curé. Ainsi soit-il, se contenta le destin.

C'est dans la Vallée qu'il promena sa Peugeot. Tout porte à croire que les codes de la route avaient été pensés uniquement pour les autres conducteurs. Il ne se sentait concerné ni par les sens interdits ni par les limitations de vitesse. Son regard de myope terrorisait les piétons qui, les soirs d'orage, restaient

dans son sillage couverts d'éclaboussures. Ma grand-mère, lasse de s'inquiéter, préféra remplir ses matinées de rosaires et placer son avenir entre les mains, plus sûres, du Tout-Puissant. Qui sait ? Ses prières et le bon saint Christophe, patron des voyageurs, ont peut-être joué leur rôle de protecteurs.

Un de ces quatre, tu vas te tuer au volant de ta machine, disait Grand-Mère en rangeant méticuleusement, par ordre quasi alphabétique, des haricots dans une boîte de congélation en aluminium.

Car avant ma naissance deux Peugeot avaient déjà trouvé la mort dans des champs d'arbres fruitiers. Grand-Père s'était montré à la hauteur des circonstances. À chaque fois il ressortait de sa carcasse, le béret tordu, sans une seule égratignure. Le nez. C'est la seule chose que le pare-brise lui ait amoché. Il refusa toujours de s'attacher, prétextant que la ceinture ne faisait pas bon ménage avec la montagne. Il se servait d'une ordonnance attestant de sévères rhumatismes pour contourner la loi. Son entêtement avait pour origine un matin d'avril.

Il y avait du soleil dans le rétroviseur, un contour et un hymne à la joie qui occupait tout son espace. L'auto avait dévalé la pente à tombeau ouvert, fait plusieurs tonneaux et terminé sa course contre un pommier en fleur. C'était un dimanche de Pâques et on cria au miracle lorsque mon grand-père réapparut sain et sauf, sa plaque d'immatriculation à la main. On explique difficilement un mystère. Mais dans ce cas-là tout le monde s'accorda sur un point. Avec une ceinture de sécurité, Grand-Père n'aurait pas été éjecté de son siège et c'est devant sa dépouille mortelle qu'on aurait salué le retour du printemps. Il n'en fallait pas davantage pour que le peuple parte en

croisade contre le port obligatoire de la ceinture. La loi entra en vigueur, la Vallée s'organisa.

Une fois n'est pas coutume, les cerveaux de tous partis confondus s'allièrent et partirent en guerre contre cette loi saugrenue, à coup d'articles et de courriers des lecteurs dans la *Feuille d'Avis de la Vallée*. Le docteur de Courten signa en quelques semaines plus d'un millier d'ordonnances médicales pour des patients qu'il n'avait jamais rencontrés. La moitié de la population fut exempte du port de la ceinture pour des raisons aussi diverses que l'asthme, la claustrophobie, l'obésité ou un rhumatisme. La Vallée fit savoir qu'elle refuserait toujours qu'on la muselle, qu'on l'attache à ses rochers, à ses routes à lacets. Elle contourna la montagne avec ruse, les yeux dans le ciel et les pieds sur sa terre. Laissez donc nos âmes s'envoler libres !

C'est donc rendu à sa liberté et avec des pneus d'été, pendant que ma mère respirait du gaz hilarant en poussant de toutes ses forces, que Grand-Père traversa le pré enneigé des voisins comme monté sur des patins, avant de s'écraser de toute sa légèreté sur le bas-côté de la route. Derrière les rideaux du salon, des regards frappés de stupeur suivaient la trajectoire de l'auto devenue folle.

— *Vèn à chocô i vejèn ch'é tchoâ !*¹

Un instant, juste un instant, il s'imagina en maître de la première voiture volante. Une troisième Peugeot... simplement.

La semaine précédant ma naissance, l'air était devenu assourdissant. Personne n'avait pris la peine d'équiper la Peugeot de pneus d'hiver, parce que les

¹ Viens au secours, le voisin s'est tué !

allées et venues de ma mère et les coups que je lui donnais dans les côtes étaient au centre de toutes les préoccupations. Grand-Père débarquait quotidiennement la pipe au bec pour s'enquérir de notre état et ne repartait que tard dans la soirée, nous laissant dans une épaisse fumée de tabac. Pas une seconde il ne pensa à la neige. Il était sur le point de tenir dans ses bras sa petite-fille et, dans ces conditions, inutile de faire appel à son sens pratique. Voyez cela, comme elle remue déjà dans ce ventre bien rond ! Déjà pleine de vie la fillette ! Car à l'entendre ainsi se retourner, il avait fini par en être certain. Elle.

On avait fait appel à Bizzini le carrossier, surnommé ainsi en souvenir de Bizzini le Grand, un joueur de foot italien qui ne manquait jamais son but. Tous les moyens lui étaient bons pour franchir la ligne et parvenir à ses fins. Il arriva sur les lieux de l'accident avec sa dépanneuse et on examina attentivement la situation. Pas le choix mon ami. Si tu veux te faire rembourser par l'assurance, il va falloir remettre tout ça dans le sens de la marche et jouer le bon jeu.

On ne se refait pas comme ça, quand derrière nous se baladent des siècles de vie en autarcie et des parties de cache-cache avec l'autorité. Soit tu feintes soit tu te tires. Et nous avons bien essayé de nous en aller...

Comme ils s'activaient les pauvres, pendant que je risquais tout tranquillement, juste une main, pour toquer à la grande porte ! Je les aurais presque entendus marmonner et j'aurais ri je crois, si je n'avais pas été si occupée. Voilà qu'ils s'apprêtaient à monter les roues d'hiver sur l'auto qui gisait sur le trottoir, Bizzini donnant les ordres, mon grand-père et les

copains vissant quelques boulons. Il fallait faire vite et ne pas être surpris. Rien ne fut laissé au hasard. On poussa ensuite la voiture à bout de bras sur plusieurs mètres, histoire de baptiser les pneus d'hiver, avant de la charger sur la dépanneuse. L'assurance envoya un inspecteur incapable d'imaginer un seul instant pareil scénario – il n'était pas de la Vallée – Grand-Père leva son verre à la santé de sa petite-fille et avec l'argent de l'assurance se fit bientôt acquéreur d'une quatrième Peugeot...

Ils en étaient là de leur histoire quand je suis venue au monde, le cœur et les mains déjà pleins de cette terre.

Pantalon de velours à bretelles, foulard à pois sur la tête, je fis mes premiers pas devant le garage de mes grands-parents. Je me pressais pour entrer sur la scène, zigzaguant au milieu d'un fantastique décor de caisses à vendanges et de vieux tonneaux détériorés. La famille allait et venait entre la cave et le tracteur, constatant que tout était prêt pour la récolte et pariant sur un excellent millésime.

Chez nous, il n'y avait pas de pétrole. Il y avait le Nectar, breuvage des dieux auquel nous vouions un véritable amour de roman, de la terre et des limites, des remaniements de parcelles et des héritages. De fait, nous n'arrêtons pas de parler de la pluie qui devait tomber fine pour ne pas taper le raisin, du domaine à agrandir, de coups montés par les voisins, comme ceux que nous faisait le vieux Camile, mort sur une limite, essayant de gagner quelques ceps. Les deux mains sur la borne colorée, c'est là que son cœur, dans un dernier coup ironique, avait décidé de le lâcher. Jusqu'à la fin, il aura grignoté la terre, le salopard ! La limite n'a plus bougé depuis. Personne

n'a osé déraciner l'âme du vieux qui s'est assise à cet endroit et qui ne cillera pas. Je lève mon verre à sa santé.

Entre petites morts et grandes souïeries, mon monde s'était mis à tourner sans que je puisse l'arrêter.

Mais restons-en là si vous le voulez bien. À cet âge, je ne suis pas encore en mesure d'établir des liens et de vous mener jusqu'à elle. J'incline la tête pour regarder les photos dans le hall d'entrée. Grand-Père m'a offert une voiture à pédales rouges sans freins, la belle affaire, et tandis que je prends de la vitesse, je rêve de passer au travers des murs. Il me semble qu'il faut un cerveau bizarre pour ne pas vouloir regarder de l'autre côté. Dans les cadres suspendus, Marie-Adèle et Louis racontent leur départ, Daniel flotte dans les airs avec un violon, Grand-Père en culotte courte avec un sac sur le dos.

Nous sommes dans un autre temps et je ne sais pas encore que je ne porterai jamais de ceinture sur les routes de la Vallée et que j'étendrai ma curiosité jusqu'aux limites de ma terre. J'entends seulement une voix qui me dit que d'autres visages viendront à ma rencontre si en chemin je ne suis pas tentée de sauter à bas de ma vieille carriole.

L'ÉDEN

*L*E *CHOUON*¹ tira sur sa Gauloise et avala la dernière bouffée. Il avait fumé tout un paquet, assis sur le muret, lorsque le soleil se leva. Tout avait été consumé, il ne restait rien de cette nuit. Il ne restait pas une goutte d'alcool dans le *baret*², la chaleur avait tout dissous. Le Chouon jeta et écrasa le mégot. D'un bout à l'autre, il ne restait rien.

La procession devait rejoindre le village en aval. À son arrivée, il y aurait à boire et à manger pour tout le monde et on danserait jusque tard dans la nuit. Des bandes de jeunes s'étaient réunies devant l'église à une heure matinale pour tirer le coup de canon officiel et le curé avait ouvert les festivités. Les accordéonistes, rasés de près et en costume, déambulaient déjà derrière la salle de bal. Ils avaient toute la journée devant eux pour trinquer et toute la nuit pour mener les marches, faire valser les couples et élaborer des

¹ Le soûlon.

² Gourde en bois.

plans pour marier les plus jeunes. Passé vingt heures, hormis quelques vieilles bigotes que personne ne voudrait inviter, tout le monde danserait. Même le curé sortirait son harmonica pour accompagner les tours de piste et les verres de l'amitié.

C'était un soir à ne pas manquer pour tous les jeunes gens en âge de faire la cour et pour toutes les dames qui brûlaient de se faire courtiser. Il y aurait des clins d'œil approuvés par le Saint-Sacrement, des baisers derrière les granges et des mains qui se baladeraient dans l'ombre des lampions. Il faudra vous préparer à entrer dans la parade messieurs ! Trouver la plus belle et la garder ! Quelqu'un dira sûrement que vous faites un beau couple. Quelqu'un d'autre dira que ce qui se danse ne lui plaît pas. Mais quand viendra ce moment vous aurez déjà passé le plus redoutable : les qu'en-dira-t-on.

Cette année-là pour la Fête-Dieu, Marie-Adèle et d'autres jeunes filles portaient les fleurs en tête du cortège. Dans ce chaos de rires et de sourires, de prières psalmodiées et de ferveur partagée, elles avançaient tels des anges à qui on n'aurait pas encore révélé les desseins du ciel. Déjà pourtant les feux follets se penchaient sur leurs hanches. Laissez-moi vous regarder les filles, demandaient à la fois l'homme, le mariage et les enfants. Le destin commun s'est mis en marche avec le jour et il semble que rien ne pourra rompre l'enchaînement.

Comme la procession avançait vers la forêt, l'ivrogne avait voulu porter la Croix. En le voyant tituber, la bonne du curé, qui portait les hosties, eut peur qu'il ne l'écrase et recula de quelques pas. Il a l'âme anesthésiée par l'alcool ce dégénéré ! Madame Maria attrapa le bras d'Agnès qui marchait aux côtés

de Maurice et marmonna des Vous ne vous rendez pas compte. Ça ne sait même pas porter la culotte et ça veut porter le poids du monde. Voilà qu'il se prend pour Jésus ! Je le mets au défi de ressusciter !

L'oncle Daniel était absent de ce défilé de juin. Son violon mis à part il ne jurait que par une chose, la liberté. Ça lui arrivait de temps en temps. Sitôt que la Vallée avait le dos tourné, il remplissait son baluchon de quoi traverser quelques torrents et disparaissait de sa maisonnette sans laisser de trace. Nul ne savait ce qu'il faisait durant ces longs mois mais il finissait toujours par réapparaître sentant l'audace à plein nez. Quelle sorte de bonheur est plus grand, dites-moi ?

La journée s'annonçait belle, le curé chantait le Seigneur, les fumées d'encens montaient et descendaient, et quelques vieilles imploraient le pardon en se traînant dans la poussière. Le porteur de Croix voulut se reposer un instant. Les fidèles s'agenouillèrent dans la clairière et le curé entonna *Gloire au Très-Haut*. Il faisait déjà chaud. Une de ces chaleurs lourdes que n'éteignent pas les orages. On apercevait déjà le village et le marguillier allait sonner les coups de midi. Madame Maria tamponnait son front et s'éventait avec une branche de sapin. Où est-il encore passé ? On entendait des crépitements s'élever haut dans la forêt tandis que la procession attendait immobile. Ne sentez-vous pas tout à coup cette angoisse s'emparer de votre estomac ? Que c'est bête. Marie-Adèle chassa ses folles pensées pour les remplacer par tout un été dans les coquelicots...

Le porteur de Croix avait disparu derrière les arbres. Comme l'heure était tardive, que l'odeur de la torée arrivait presque jusqu'aux lèvres de Dieu, Madame Maria, d'un geste résigné, fit signe au curé

de reprendre la route. Le Nazaréen cuve son vin, inutile de l'attendre ! Moi je vous le dis, il est en train de filer droit dans la gueule du diable cet homme. Elle réajusta son chapeau, se glissa entre les voix du cortège et Gérard le sacristain se chargea de la Croix.

On ne fit pas tout de suite attention à ce nuage lourd de gris qui s'élevait dans le ciel. C'est au moment de descendre sur le village qu'un hurlement sorti tout droit des entrailles de l'enfer grimpa jusqu'au soleil et le recouvrit de sa plainte. Le curé stoppa la marche et resta quelques secondes, le calice dans les airs, à sentir le vent qui changeait de direction. La douleur était palpable tout autour et soudain chaque pas de plus apparut comme insensé.

— Jésus, Marie, Joseph ! Qu'a-t-il donc fait ?

Elle avait reconnu son cri injecté de peur et elle s'était mise à rire. Ou bien à pleurer. Tout s'embrouille, c'est complètement absurde cette histoire. Est-ce vrai que les vapeurs d'alcool montent elles aussi en paradis ? Pourquoi diable aujourd'hui ?

Il fallut se réunir en hâte et quelqu'un suggéra qu'on poursuivît la procession et qu'un petit groupe seulement restât sur les lieux. Ce fut un cortège entier plongé dans la torpeur qui se remit en marche sur les ordres du curé et que l'on vit hâter le pas sur le sentier en zigzags. Il n'y eut ni mots ni prières, seulement des esprits qui se consumaient en silence.

Au côté des hommes, Madame Maria fit la sinistre découverte d'un corps, brûlé d'un bout à l'autre par trop de tout. Les chairs à vif empestaient la mort et elle eut envie de fuir. Mais elle se précipita sur son ivrogne de mari qui tremblait à demi nu sur le sol, tandis que le diable et le Seigneur se disputaient ses faveurs. Dans une crise de folie, le misérable avait

décrété que les feux de la terre le sauveraient de ceux de l'enfer et, après avoir nourri son foyer, il s'était aspergé d'un reste d'alcool et jeté corps et âme dans les flammes. Les yeux exorbités il suppliait le pardon, incapable de partir sans la bénédiction des vivants. Un temps interminable s'écoula secoué de râles et de soubresauts avant que Madame Maria n'ordonne le départ. Veux-tu t'en aller vieux fou ! J'ai défendu ta cause devant le ciel et tu le sais toi que je t'aime.

C'est sur ces mots que les uns virent de leurs yeux la fourche du diable s'emparer de son corps et que les autres sentirent des feux célestes hésiter puis l'emmener vers le purgatoire où des prières de vivants viendraient le sauver. Quoi qu'il en fût, les accordéonistes rangèrent leurs instruments et les jeunes filles ne dansèrent pas cette nuit-là.

Face à un tel désastre, la communauté choisissait toujours de se taire. Il fallait éviter les chaumières touchées par la honte et passer son chemin. Surtout recouvrir les horreurs en acceptant en silence les châtiments divins.

Ils parlèrent pourtant cette fois. Car il s'agissait là d'une affaire tant sociale que spirituelle. Le curé s'entretint longtemps avec sa conscience et le conseil paroissial. Devait-il ou non accorder une sépulture au suicidé ? Certes, il y avait dans les tribulations de ce misérable alcoolique matière à sombrer dans la démence. Fou ? Il n'en restait pas moins que s'immoler le jour de la fête du Saint-Sacrement relevait d'une faute grave envers lui-même et envers Dieu. Il fut décidé, au terme des délibérations, qu'on lui accorderait une place dans le cimetière derrière l'église mais qu'on lui refuserait des funérailles religieuses.

Les veillées de prières, les genuflexions devant le défunt, les poignées de mains des voisins et les larmes toutes neuves sorties juste pour l'occasion des vieilles tantes ? Trop peu pour elle. Madame Maria avait les spectacles en horreur et ce fut avec une certaine élégance qu'elle raccompagna Monsieur le curé à sa porte. Puisqu'on lui refusait la cérémonie, elle n'avait pas besoin de son réconfort pour trinquer à la santé du mort. Juste les amis et une bouteille d'abricotine pour me soûler dans l'intimité ! C'est tout ce qu'il me faudra.

Et pendant qu'on descendait le cercueil en terre, trois grenouilles à genoux imploraient. Miséricorde ! C'était un mois de juin et deux mioches un peu trop curieux tournaient autour du fossoyeur. Le Chouon a fait un péché mortel chuchota le petit. C'est pour ça qu'il est mort...

Debout au milieu de personne, comme sous l'effet d'une étrange fièvre, Madame Maria remontait les voies.

La barrière des Alpes avait été franchie un samedi et les hauts fonctionnaires fédéraux faisaient des allers-retours sur un train spécial, enguirlandé pour l'occasion. Sur le chantier en fête du grand Tunnel, elle l'avait aperçu pour la première fois. À la façon dont il avait arrangé le col de sa veste, à ses doigts fins et ses mains fidèles, elle avait su que c'était lui. On devine très vite ces choses-là.

Tout de suite il l'avait trouvée à son goût quand elle lui grimpa sur le ventre dans l'arrière-salle d'un baraquement de chantier. Elle était si belle, si féminine, si différente des jeunes filles de la Vallée et le cousin ne pouvait plus se passer de ses longues jambes qui l'enveloppaient tout entier. Après la nuit où ils

avaient folâtré dans une grange à foin, elle s'était retrouvée tellement enceinte qu'il avait fallu agir vite. Rentrer au pays, aller trouver le curé Popaul qui acceptait toujours de fermer les yeux en échange de petits dons pour l'église et se marier très vite pour éponger le scandale. La nouvelle annonçant le retour de l'enfant du pays avait été célébrée en grande pompe par la famille. Les cousins étaient venus des quatre coins du village pour satisfaire leur curiosité et connaître la fiancée italienne qui avait, disait-on, un charme à vous couper le souffle. L'impénétrable Maria entra dans la Vallée en chapeau et froufrous, distribuant ci et là des sourires, oh combien irrésistibles. Six mois plus tard naquit un grand prématuré de quatre kilos et demi, les cuisses bien potelées et la voix vive. Personne ne posa de questions car dans le village on en comptait déjà un certain nombre. Ceux-là, Popaul les baptisait tout sourire.

En ce temps-là, le Chouon avait encore un prénom. Il était le cousin Oswald, le beau brun qu'on venait voir pour des conseils et qui faisait danser les grands-mères dans les bals paroissiaux. Dans son salon, il y avait le gramophone, véritable merveille que Madame Maria avait tenu à emmener avec elle et qui accompagnait toutes leurs soirées. Au début, un petit nombre fut tenté de diaboliser l'instrument mais le curé, grand mélomane, fit savoir que le pape lui-même en possédait un, ce qui calma les esprits les plus agités. C'est ainsi que le disque fit son entrée timide dans la Vallée et que Popaul ne manqua plus une occasion de rendre visite au gramophone, à l'étrangère et à son café bien arrosé.

La plupart du temps, rien ne venait perturber la saine existence des gens de la Vallée. Tout se passait

exactement comme si Dieu lui-même avait tenu à les préserver de toute confrontation avec l'extérieur, de tout soubresaut qui put les soulever de leur chaise. Le monde pouvait changer, ses habitants restaient solidement plantés sur leurs racines à raconter leur histoire. Les véritables tremblements, ceux qui mettaient tout sens dessus dessous n'arrivaient que très rarement. Madame Maria en faisait partie. Une profiteuse, vous verrez !

Parce qu'elle avait osé le pas sur leur terre, que ses yeux ne regardaient pas le même versant, que ses prières ne partaient pas toujours dans la direction de la Vallée et que ses lèvres n'articulaient pas les mêmes sons, tout le village s'interrogeait. Hormis sa chevelure époustouflante et ses rondeurs sincères, on ne pouvait rien lui reprocher. Ni la paresse, ni l'avarice, ni aucun autre péché capital. Madame Maria avait cette allure distinguée, cette élégance naturelle qu'ont les gens qui volent au-dessus du temps. Même en son absence, on entendait encore son irrésistible sourire rouler dans les coins d'une pièce. Les enfants couraient se cacher pour l'espionner mais la Vallée ne découvrit rien de mauvais chez cette femme qui travailla de toutes ses forces pour s'approprier leurs légendes.

Elle évoquait parfois son chez-elle, le bonheur de l'autre côté. Ce à quoi personne ne prêtait attention puisqu'il était entendu avec Dieu depuis les origines que la Vallée était l'Éden et que tout ce qui était « autre » ne pouvait être que moins bien.

Durant ses années de travail pour les chemins de fer, Oswald avait mis quelques sous de côté, avec une idée bien précise en tête, celle de devenir vendeur itinérant. D'Italie, il avait apporté divers produits et

c'est à dos de mulet qu'il organisait ses déplacements sur les routes de la Vallée. Dans ses besaces on trouvait, entre autres choses, des chaussures italiennes dernier cri, des savons pour éclaircir la peau des femmes et des images bénies du Padre Pietro. Le saint homme accomplissait des miracles sur l'autre versant des Alpes en imposant ses stigmates sur les pauvres et les malades. L'image seule, vendue quelques centimes, procurait déjà réconfort et bonne fortune. Dans la maison de Madame Maria et d'Oswald, sous le regard protecteur de Pietro, il y avait toujours de la musique, on ne manquait de rien, tous étaient bien chaussés et l'eau coulait directement de la source.

— Alors pourquoi Oswald est-il devenu le Chouon ?

— Parce que.

— Parce que quoi ?

— Ce n'est pas bien de parler de ces choses.

— Pourquoi ce n'est pas bien ?

— Parce que c'est comme ça. De la poussière, tu retournes à la poussière et la terre avale ton histoire.

À moins, Oswald, que ta voix n'emprunte un autre chemin...